



A couper le souffle

Notre reporter a surmonté son vertige pour s'initier à la chute libre... en soufflerie.

PAGE 7



**Des femmes à la mer** A Lanzarote, dans les Canaries, un équipage féminin s'entraîne pour un tour du monde à la voile qui partira d'Alicante, en Espagne, en octobre. PAGE 3



Buts de vacances à Colombes

Le bailleur Habitat public organise pendant les congés scolaires des stages de foot pour les jeunes de cette cité des Hauts-de-Seine. PAGE 6

# Klitschko, ce héros

En Ukraine, un nom rassemble pro et antirusses : Klitschko. Vladimir défend son titre de champion du monde de boxe samedi 26 avril. Son frère Vitali délaissera provisoirement son combat politique pour l'assister sur le ring.

PAGES 4-5



Vladimir Klitschko à l'entraînement, le 8 avril à Going (Autriche). ALEXANDER HASSENSTEIN/BONGARTS/GETTY IMAGES

## « Le périmètre de mon ministère est large mais c'est ce qui va faire sa force »

Entretien avec la ministre Najat Vallaud-Belkacem

Najat Vallaud-Belkacem le reconnaît d'emblée : en matière de sport, elle est « *croyante mais pas très pratiquante* ». Et l'extension du périmètre de son ministère aux sports l'a « *agréablement surprise* ». « *Le périmètre est large, certes. Mais c'est justement ce qui va faire sa force. Je n'ai aucun doute sur sa cohérence* », répond-elle à l'ex-ministre Jean-François Lamour qui avait qualifié de « *voiture-balai* » son ministère. Il comporte aussi les droits des femmes, la ville et la jeunesse. « *Qu'il s'agisse des droits des femmes, de la ville, de la jeunesse ou du sport, le combat, c'est celui de l'égalité* », affirme Najat Vallaud-Bel-

kacem dans son premier entretien avec sa nouvelle casquette de capitaine du sport français. Quand on lui demande si la manne inépuisable dont bénéficie le PSG ne fausse pas la compétition, elle répond que « *c'est une vraie question* ». « *C'est pour cela que je soutiens Michel Platini et sa règle du fair-play financier : elle vise à éviter ces déséquilibres* ». Cet été, la ministre ira au Brésil pour soutenir les Bleus « *jusqu'à la finale* », en espérant que le Mondial, comme l'Euro 2016 en France, sera un « *moment de cohésion* » dont « *le pays a vraiment besoin* ». ■

PAGE 8



Najat Vallaud-Belkacem à Paris, le 22 avril.

VALERIO VINCENZO/HANSLUCAS.COM



## Taillés pour la gagne



chronique

### Paul Smith

Couturier

Le corps des athlètes se modifie pour répondre aux exigences de leur sport. Rod Laver, le grand champion de tennis australien qui remporta le Grand Chelem en 1962 et 1969, était gaucher. Un de mes amis l'a revu récemment et m'a dit que son biceps gauche était toujours deux fois plus gros que le droit.

Cette règle ne se vérifie pas que chez les athlètes. Le travail de mon père consistait notamment à prendre les commandes de costumes de ses clients. Je me souviens

qu'un jour, après avoir pris les mesures d'un charpentier, il m'avait expliqué qu'il faudrait tailler le veston en tenant compte du fait que le côté droit du torse de cet homme était beaucoup plus développé que le gauche car, dans son métier, il devait souvent scier du bois.

Il en va de même pour des garçons comme Bradley Wiggins ou David Millar. J'ai eu l'occasion de leur dessiner des vêtements, et ces cyclistes sur route sont si minces qu'il est très difficile de concevoir des tenues adaptées à leur carrure. C'est très différent avec Chris Hoy, le seul athlète britannique à avoir remporté six médailles d'or aux Jeux olympiques, car c'était un coureur de vitesse sur piste et, avec ses énormes cuisses, il avait du mal à trouver un jean à sa taille.

Des épaules aux pieds

Je passe beaucoup de temps à réfléchir au corps – et pas nécessairement de la façon que vous pourriez imaginer. Dans mes présentations de mode, il arrive qu'un vêtement ne souligne que légèrement la poitrine d'un modèle parce que, dans le travail de conception, je me suis surtout intéressé au thorax ou à l'épaule. Quand les rédacteurs du magazine *Marie Claire* m'ont demandé dernièrement de créer une série d'images à caractère sexy, je suppose qu'ils s'attendaient à ce que je leur soumette des photos de corps

dénudés. Au lieu de cela, je leur ai proposé des gros plans de cous, de clavicules et de mains.

Le corps des nageurs de compétition est large au niveau des épaules, puis s'affine progressivement jusqu'aux pieds, comme les personnages des tableaux d'Oskar Schlemmer, l'artiste du Bauhaus. Depuis plus de vingt ans, je vais nager chaque matin avant de me rendre au travail. Cela m'aiguise l'esprit et m'assouplit le corps – et onze années de yoga m'ont enseigné l'importance des étirements pour rester souple.

Avant Tiger Woods, les golfeurs ne pratiquaient pas sérieusement les exercices physiques en dehors de leur pratique sportive. Mais Tiger voulait devenir un véritable athlète, comme son ami Michael Jordan, et ses efforts en salle de musculation ont peut-être provoqué le problème persistant de dos qui l'a empêché de participer aux Masters de cette année.

Mais je comprends très bien pour quelles raisons les athlètes professionnels veillent à pratiquer assidûment leurs exercices. Quand il m'arrive de ne pas pouvoir faire mes longueurs quotidiennes à la piscine, je constate aussitôt la différence. ■

(Traduit de l'anglais par Gilles Berton)



### Dans la famille Noah, le défenseur

Sur la terre battue de Roland-Garros, Yannick Noah brillait au filet par ses qualités d'attaquant. Sur un terrain de basket, son fils, Joakim, fait des malheurs sous les paniers grâce à sa défense de fer. Si bien que le géant (2,15 m) de 29 ans vient d'être élu meilleur défenseur de l'année de la NBA, la prestigieuse ligue nord-améri-

caine de basket-ball. Une première pour un joueur français. Une première aussi pour son club des Chicago Bulls depuis un certain Michael Jordan, en 1988. La récompense fait la fierté du papa : « *On disait de lui qu'il était trop frêle et qu'il ne savait pas shooter. Il nous a impressionnés.* » ■

l'histoire

## Teddy Riner, judoka détrôné... sur le papier

florent bouteiller

Deux jours près, l'information aurait pu passer pour un poisson d'avril. Actualisée le 3 avril, la *ranking list*, classement mondial des judokas, établit une hiérarchie pour le moins baroque dans la catégorie des + 100 kg. Le champion olympique des lourds, Teddy Riner, invaincu depuis septembre 2010, en lice samedi 26 avril pour un quatrième titre aux championnats d'Europe à Montpellier (Hérault), n'y figure en effet qu'en troisième position.

La situation est d'autant plus cocasse que les deux premiers athlètes de cette liste ont tous jours enregistré de cuisantes défaites face au géant français. Le Brésilien Rafael Silva, « n°1 mondial » de la *ranking list*, s'est fait cueillir comme un enfant en finale des championnats du monde à Rio de Janeiro, le 27 août 2013. « *Je ne peux rien faire, il est trop fort* », reconnaissait-il alors, humilié devant son public, tandis que Riner savourait son sixième titre planétaire.

Le deuxième de la liste, le Géorgien Adam Okruashvili, qui vient de passer devant le Français, n'a pas plus de mérite que le premier. En avril 2013, en finale

des championnats d'Europe, il avait été incapable d'inquiéter son rival, pourtant amoindri par une pubalgie (tendinite au pubis). Sur une jambe, en clopinant, Teddy Riner s'était alors emparé – sans trop forcer – de l'or continental.

Créée en 2008 au lendemain des Jeux olympiques de Pékin par la Fédération internationale de judo (FIJ), la *ranking list*, directement inspirée du classement ATP au tennis, a pour but de donner une meilleure visibilité à la discipline afin d'attirer sponsors et télévisions. Mais voilà, le judo reste à des années-lumière du monde de la petite balle jaune. Et hormis Teddy Riner, ses champions restent peu connus du grand public.

« L'homme à abattre »

Le système de la *ranking list* a été pensé pour que les têtes d'affiche participent à un maximum de compétitions dans la saison. D'où l'écart de points relativement faible entre un titre de champion du monde (900) et une victoire à l'un des quatre Grand Chelem (500). C'est ce qui explique que Rafael Silva, véritable mercenaire du circuit international, ait réussi à dépasser son bourreau français. Blessé à l'épaule depuis plusieurs mois, Teddy Riner, lui, s'est lo-

giquement fait devancer, ce qui ne semble pas le chagriner : « *Etre troisième, je m'en fous un peu. La ranking list, c'est le classement de ceux qui font des médailles en tournoi. Mais cela ne veut pas dire que c'est le meilleur. Pour moi, ce sont les titres qui comptent le plus. Après, si j'arrive à repasser premier, tant mieux...* »

Une fois encore, cette anecdote illustre à merveille le casse-tête que représente Teddy Riner pour ses adversaires. Présent uniquement aux grands rendez-vous, où son ascendant physique et psychologique lui assure une victoire quasi certaine, il laisse à ses adversaires la possibilité de recueillir les quelques miettes restantes.

« *Il peut être dixième au classement, ça restera Teddy, l'homme à abattre*, analyse Stéphane Frémont, responsable de l'équipe de France masculine. *Aujourd'hui, ses adversaires ne montent pas sur le tapis pour le battre, mais pour ne pas se faire humilier. Après les JO de Rio, il faudra d'ailleurs lui trouver une motivation. En lui disant, par exemple, qu'il n'a pas encore gagné les quatre Grand Chelem dans une même année...* »

Un défi qui lui permettrait de retrouver la première place mondiale. ■

## 10

C'est, en années, la suspension infligée par l'Association américaine d'arbitrage (AAA) à Johan Bruyneel, l'ancien manager de Lance Armstrong. Le Belge avait été le directeur sportif de l'Américain lors de ses sept Tours de France victorieux entre 1999 et 2005. Comme son poulain, il avait été mis en cause en 2012 par le rapport de l'Agence américaine antidopage sur le système en place au sein de l'équipe US Postal Service.

## Agenda

Samedi 26 avril

**Handball** Le PSG joue son avenir européen face à Veszprém, en quarts de finale retour de la Ligue des champions. Battus à l'aller par le club hongrois (26-28), les partenaires de Mikkel Hansen se sont compliqués la tâche, mais croient encore au Final Four malgré un déplacement périlleux sur les rives du lac Balaton. Les Parisiens, qui ont abandonné l'espoir de conserver leur titre de champion de France, n'ont plus que les Coupes, européenne et de France, pour sauver leur saison (15 h 55, BeIN Sports).

**Rugby** Finalistes maudits pendant près de soixante-quinze



ans en championnat avant de remporter le trophée pour la première fois en 2010, les hommes d'Aurélien Rougerie ne veulent pas revivre la même tentative en H Cup. Après avoir assuré sa place en phase finale du Top 14 (photo), Clermont a la tête tournée vers la demi-finale de la Coupe d'Europe face aux Anglais des Saracens. Mais la place en finale est loin d'être acquise : l'adversaire qui recevra les Jaunards dans son antre de Twickenham domine son championnat (16 h 30, France 2). (PHOTO : AFP)

Dimanche 27

**Rugby** Tenant du titre, Toulon reçoit la province irlandaise de Munster au Stade-Vélodrome pour la deuxième demi-finale de la H Cup. Le club varois s'est bien préparé à cette rencontre en s'emparant de la tête du Top 14. De son côté, le Munster de Paul O'Connell et Peter O'Mahony, tous deux nommés pour le prix du meilleur joueur européen de l'année, a l'ambition d'atteindre la finale pour la première fois depuis six ans (16 h 20, France 2).

**Cyclisme** Les coureurs ont rendez-vous avec la mythique Liège-Bastogne-Liège, dernière course du triptyque ardennais. La doyenne des classiques fête sa 100<sup>e</sup> édition, et pour l'occasion le parcours a été légèrement remanié : l'accent est mis sur les côtes qui ont marqué l'histoire de cette course. Sous l'œil du roi Philippe, les cyclistes devront parcourir 263 km. Les espoirs belges reposent sur un autre Philippe, Gilbert, vainqueur le 20 avril de l'Amstel Gold Race (15 h 20, France 3).

**Moto** La 78<sup>e</sup> édition du Bol d'or est la dernière organisée sur le circuit de Magny-Cours. Après quinze ans dans la Nièvre, les organisateurs ont annoncé que la prochaine aurait lieu sur le circuit du Castellet (Var) en septembre 2015. Parmi les favoris de cette course de vingt-quatre heures, la Kawasaki officielle de Gilles Stafler tentera le triplé. Vainqueur de dix des quatorze courses disputées sur l'ancien circuit de F1, le SERT, dirigé par Dominique Méliand, visera également la victoire (11 heures, Sport+).

Mardi 29

**Football** S'il veut conserver le droit de défendre son titre, le Bayern Munich de Franck Ribéry n'a pas le choix : il doit l'emporter par deux buts d'écart face au Real Madrid. La faute à Ka-



rim Benzema (photo), qui a marqué le seul but du match aller des demi-finales de la Ligue des champions (20 h 30, BeIN Sports, sous réserve). (PHOTO : AP)

Mercredi 30

**Football** Chelsea et l'Atlético Madrid n'ont pas le choix non plus. Si ces deux équipes veulent rejoindre le Bayern ou le Real en finale de la Ligue des champions, elles devront marquer à Stamford Bridge, ce qu'elles n'avaient pas réussi à faire au match aller (20 h 45, Canal+, sous réserve).

Jeudi 1<sup>er</sup> mai

**Basket** Alors que les play-offs du championnat NBA viennent à peine de commencer, c'est déjà l'heure de la finale de l'Eurocoupe entre les Espagnols de Valence et les Russes de Unics Kazan. Le club espagnol dispute la quatrième finale de son histoire. Entre ces deux vainqueurs, respectivement en 2010 et 2011, de la deuxième compétition européenne, ce match promet un beau duel pour la domination continentale (19 heures, Eurosport 2).



# Les femmes prennent la mer

voile | Un équipage 100 % féminin se prépare à défier quatre bateaux manœuvrés par des hommes lors de la prochaine Volvo Ocean Race, qui partira en octobre d'Alicante, en Espagne



L'équipage du « Team SCA » à l'entraînement au large de l'île de Lanzarote, dans les Canaries, en mars.  
RICK TOMLINSON/TEAM SCA

emmanuel versace  
Lanzarote (Canaries), envoyé spécial

Une coque rose fuchsia sur une mer bleu profond. Difficile de manquer le bateau de l'équipage Team SCA qui s'apprête à quitter la rade de Puerto Calero pour une énième session d'entraînement. Voilà presque un an que douze navigatrices et leur staff ont élu domicile sur l'île de Lanzarote, un des cailloux volcaniques de l'archipel des Canaries. « Ce n'est pas la Lune, c'est Mars ici », glisse Romain Attanasio, skipper et mari de Samantha Davies, l'une de leaders de ce défi suédois 100 % féminin. Et c'est bien pour cette raison que ce bout de rocher abrasif et béni d'Eole a été choisi pour préparer la prochaine Volvo Ocean Race, ex-Whitbread, la plus extrême des courses autour du monde en équipage et avec escale, qui a vu la victoire, en 2012, de Franck Cammas et Groupama-4.

Ce splendide isolement, tout relatif qu'il soit – dans l'île, les touristes nordiques et anglo-saxons sont légion même hors saison –, a été sciemment voulu pour préparer au mieux l'équipage à passer neuf mois en mer dans les conditions les plus éprouvantes, confiné dans une vingtaine de mètres cubes. Le départ de la circumnavigation, qui se déroulera en dix étapes, sera donné le 11 octobre d'Alicante, sur la côte méditerranéenne espagnole. Les cinq bateaux engagés se dirigeront ensuite vers Le Cap (Afrique du Sud), Abou Dhabi (Emirats arabes unis), Sanya (Chine), Auckland (Nouvelle-Zélande), Itajaí (Brésil), Newport (Etats-Unis), Lisbonne (Portugal), Lorient, La Hague (Pays-Bas) et enfin, au terme de 39 000 milles nautiques, Göteborg, en Suède.

« Je vous assure que c'est la course la plus difficile au monde. » L'expression serait galvaudée si son auteur, Brad Jackson, n'avait pas participé à cinq éditions et remporté trois d'entre elles, dont celle de 2008 à bord d'Ericsson-4. Le regard caché par une épaisse paire de lunettes de soleil, le marin a quitté ses Docksides et enfilé un ciré (bleu) d'entraîneur à terre. « Pourquoi ai-je

accepté ce rôle ? Parce que j'aime les challenges. » Tout est dit ou presque.

Premier à avoir annoncé, en août 2013, son intention de participer à une Volvo Ocean Race désormais en monotypie – les bateaux, de 65 pieds (19,8 m), sont tous identiques et aucune modification technique n'est admise –, l'équipage du monocoque Team-SCA fait partie des sérieux clients. « Je pense que les gars des autres équipes ne se rendent pas compte de leur détermination », jubile le Néo-Zélandais en malaxant ses pognes de bûcheron. Derrière lui, au milieu du village de conteneurs qui se délocalisera sur chaque étape, s'affiche sur un tableau blanc un programme aux petits oignons. « Gym : 7 heures. Petit-déjeuner : 9h30. Brief : 10 heures. Entraînement sur l'eau : 11 heures. Déjeuner commun : 13 heures. Sieste. Reprise de

« Nous ne sommes pas une équipe de seconde zone mais ce qui nous manque, c'est l'expérience »

dee caffari  
6<sup>e</sup> du Vendée Globe 2008

l'entraînement : 15 heures. Debrief : 17 heures. Repos. Dîner commun : 20 heures. Coucher. » Seule une après-midi de repos est prévue, le dimanche. Une trêve amendée à l'approche du départ. Bienvenue à Alcatraz, dit Puerto Calero.

A peine rentrée d'un Vendée Globe 2012 calamiteux terminé avec un mât en moins, Sam Davies a été l'une des premières à se lancer dans l'aventure. Assise sur le pont du bateau, l'écoute de la grand-voile à la main, la Britannique de 39 ans se souvient de ce que la Volvo Race représentait pour elle : « Le paradis et l'enfer à la fois. » Pour participer à cette course mythique, elle aurait tout fait, même jouer les « media-women », c'est-à-dire le scribouillard multimé-

dia, cuisinier et plongeur à la fois, embarqué pour relater la course de l'intérieur. « Les anciens modèles, les Volvo Open 70, étaient trop physiques pour qu'une femme intègre un équipage compétitif. Media-woman, je pensais que c'était une possibilité », sourit-elle avec le recul. En juin 2012, le règlement de la course a changé : outre la moindre taille des bateaux, plus faciles à manœuvrer, il autorise désormais la formation d'une équipe féminine comprenant deux skippeuses, et dix équipières au total, au lieu de huit pour les hommes – plus l'équipier média. « On a pris contact avec SCA et le projet s'est monté. Là, j'ai pris conscience que j'allais participer à une Volvo Race. C'était juste génial. »

Sam Davies profite de la présence de ses parents, installés dans une goélette sur le port, de son fils de 2 ans et de son mari qui jingle entre Lorient, les aéroports de Beauvais et de Lanzarote. La plupart de ses coéquipières, elles, ont laissé famille et vie sociale aux antipodes, en Australie ou en Nouvelle-Zélande. Mais la Britannique, 4<sup>e</sup> du Vendée Globe 2008, sait que l'enjeu en vaut la chandelle. « C'est le prix à payer. Nous le savons toutes. Des équipes féminines dans la Volvo, il y en a eu, mais elles n'étaient pas en mesure de remporter quoi que ce soit. Elles avaient des seconds bateaux ou représentaient simplement un plan com'pour leur sponsor, qui voulait s'attirer la lumière. Là, dès le début, SCA a mis les moyens pour qu'on obtienne des résultats. »

Si la firme suédoise n'est pas très connue du grand public, ses produits hygiéniques (Lotus, Demak'up, Nana, Tena, Okay...) sont utilisés au quotidien par des millions de consommateurs et son chiffre d'affaires – 9,8 milliards d'euros en 2012 – lui permet de jouer les gros bras. Pour financer son projet, SCA (comprendre Svenska Cellulosa Aktiebolaget) a investi 4 % de son budget marketing, soit plus de 20 millions d'euros. Une somme importante, record mémo, pour un projet entièrement féminin. Jusqu'ici, le meilleur classement décroché par une telle équipe a été l'avant-dernière place de Maiden, de Tracy Edwards, en 1989.

Choisies parmi 200 candidatures, les

douze navigatrices retenues – deux d'entre elles ne partiront pas – ont été sélectionnées sur des critères de compétence, mais aussi de complémentarité. Parmi elles, des spécialistes de la voile olympique, des skippeuses en solitaire et par équipage. Des pointures, mais qui n'ont pas encore de vécu commun sur les longues distances. « Nous ne sommes pas une équipe de seconde zone mais ce qui nous manque cruellement, c'est l'expérience », avoue sans détour l'Anglaise Dee Caffari, 41 ans, 6<sup>e</sup> du Vendée Globe 2008 et dernière arrivée à Puerto Calero. « Nous avons déjà fait des nocturnes, mais jamais une vraie traversée », regrette Sam Davies, qui attend avec impatience, fin avril, la répétition grandeur nature de la 7<sup>e</sup> étape, entre Newport et Lisbonne, après une première traversée en sens inverse.

Si l'objectif affiché est de remporter au moins une étape, un autre est de redorer le blason de la course au large féminine, qui n'a eu que très peu de représentantes ces dernières années. « Il y a eu le début de l'aventure avec Maiden, Florence Arthaud, Isabelle Autissier, Catherine Chabaud, Ellen MacArthur. Puis la génération d'après, dont je fais partie. Et il y a eu un creux, raconte Dee Caffari. Maintenant, on espère qu'avec notre projet, on donnera envie à d'autres jeunes filles de se lancer. » « Ce n'est pas tant d'être un team de filles qui est important mais d'être compétitives », ajoute l'Australienne Liz Wardley, 34 ans, ex-figariste et ancienne pensionnaire du Pôle Finistère de course au large, à Port-la-Forêt (Finistère), tout comme Sam Davies.

« C'est une course violente où les femmes n'avaient pas leur place parmi les équipages gagnants », se souvient la skippeuse-écrivaine Isabelle Autissier, qui vient de publier *La Terre pour horizon* (éditions Presses IdF). « Cependant, je ne comprends pas une chose : pourquoi un sport qui, théoriquement, donne sa chance à toutes et à tous n'arrive-t-il pas à créer un équipage mixte compétitif ? Pour que ça change, il faudra qu'elles remportent une étape. » Brad Jackson et ses drôles de dames n'attendent que ça. ■

## Dates

1973-1974  
Première Whitbread, remportée par *Sayula-II* de Ramon Carlin.

1989-1990  
*Maiden*, de Tracy Edwards, premier équipage entièrement féminin.

2005-2006  
Adrienne Cahalan, sur *Brésil-1*, dernière femme à courir jusqu'à présent.

2013  
SCA Volvo Ocean Racing Team dépose son projet.

4 octobre 2014  
Départ de la 12<sup>e</sup> Volvo Ocean Race.





# Klitschko, champions d'Ukraine

boxe

Samedi 26 avril, Vladimir remonte sur le ring pour la première fois depuis le début de la révolution ukrainienne, dans laquelle son frère Vitali joue un rôle majeur

henri seckel

**L**e temps d'un combat, l'Ukraine va peut-être oublier qu'elle est en train de se déchirer. Samedi 26 avril, révolutionnaires proeuropéens de Maïdan et séparatistes prorusses de l'est du pays cesseront les hostilités pendant douze rounds (vraisemblablement moins) et regarderont dans la même direction, vers Oberhausen, en Allemagne, où Vladimir Klitschko défend ses ceintures de champion du monde des poids lourds, catégorie reine de la boxe.

Son grand frère Vitali (42 ans), avec qui il partageait ce titre, vient de quitter les rings de boxe pour la bouillonnante arène politique ukrainienne, mais lui continue, à 38

ans, d'enfiler les gants et d'enchaîner les victoires. Il est invaincu depuis dix ans et dix-neuf combats. Celui qu'il s'apprête à livrer face à l'outsider australien Alex Leapai (34 ans) ne devrait pas interrompre la série et, dans un contexte différent, on ne se serait pas arrêté sur ce succès annoncé.

Mais la situation en Ukraine a braqué de nouveaux projecteurs sur ce combat, le premier d'un Klitschko depuis que Kiev s'est embrasé à l'hiver 2013. Vladimir n'est plus seulement le meilleur poids lourd du monde, il est aussi le frère d'un héros de la place Maïdan, et ce statut lui confère un rôle à part dans la crise que traverse son pays. Souvent interrogé sur le sujet ces derniers mois, il a toujours fait référence à Nelson Mandela, qui disait, en 2000 : « *Le sport a le pouvoir de changer le monde. Il a le pouvoir de réunir les gens comme peu de choses peuvent le faire.* »

En début de semaine, lors de l'ultime conférence de presse d'avant-combat, le cadet des Klitschko a donc cité une énième fois l'ancien président sud-africain, et s'est dit persuadé que les troubles actuels connaîtraient un « *happy end* ». Il a également évoqué l'équipe nationale de football, avec laquelle il partage la fonction de ciment de l'Etat ukrainien : « *Peut-être que mon combat va permettre aux gens de penser à autre chose qu'à ce qu'ils ont vécu ces six derniers mois, et leur donner le sentiment d'être unis, comme pendant l'Euro 2012* [qui s'était déroulé en Ukraine et en Pologne]. *Je me souviens que l'ouest et l'est du pays étaient ensemble derrière l'équipe.* »

S'il est moins viscéralement engagé que Vitali qui, il y a dix ans déjà, à Las Vegas, avait boxé avec un carré de tissu orange accroché au short pendant que la révolu-

tion de la même couleur agitaït Kiev, Vladimir est sincèrement préoccupé par les turbulences qui secouent le pays où il vit lorsqu'il n'est ni en Floride ni à Hambourg. « *Avant de partir à son camp d'entraînement en Autriche mi-février, il était très impliqué dans la sphère politique*, raconte son manager, l'Allemand Bernd Bönke. *Et pendant son stage d'entraînement, il regardait les infos et il appelait son frère tous les jours, ainsi que sa mère et ses amis qui vivent à Kiev. Bien sûr que tout ça le touche.* »

Le Français Raphaël Glucksmann, fils du philosophe André et conseiller de Vitali Klitschko en Ukraine, a été témoin de l'engagement du petit frère : « *Vladimir a été moins actif que Vitali, mais il était là, je l'ai croisé plusieurs fois à Maïdan ou au QG de l'opposition. Quand il y a eu des tensions avec les forces de l'ordre au début de la ré-*





Vladimir Klitschko (torse nu) et son frère Vitali pendant un combat contre Francesco Pianeta, le 4 mai 2013, à Mannheim (Allemagne).

DENNIS GROMBKOWSKI/BONGARTS/GETTY IMAGES

volution, il est descendu dans la foule avec son frère pour repousser les cordons de flics et aller saluer les manifestants. »

« L'Ukraine n'a pas douze champions comme les Klitschko, c'est quelque chose qui va au-delà des clivages régionaux et politiques, poursuit Raphaël Glucksmann. Tous les deux sont très populaires là-bas. J'ai même vu des sondages où Vladimir était mieux placé que son frère. Je suppose qu'il est moins clivant, vu qu'il est moins engagé politiquement. »

Vladimir ne s'est pourtant pas gêné, ces dernières semaines, pour montrer qu'il avait choisi son camp. Dans le *Wall Street Journal* : « Personne ne peut découper no-

aussi fier de mon pays. » Un autre Vladimir, Poutine, a dû juger ces propos assez engagés politiquement pour interdire la diffusion du combat de samedi à la télévision russe. Une première.

A quatre semaines de l'élection présidentielle ukrainienne, sa confrontation avec Leapai ne sera « pas juste un combat de plus », explique Vladimir Klitschko au *Daily Mail* : « Je m'attends à ce que l'Ukraine tout entière souhaite me voir gagner. C'est le combat le plus important de ma carrière. Qu'y a-t-il de plus important que de trouver un moyen de maintenir l'unité de votre pays ? Croyez-moi, je peux faire beaucoup pour l'Ukraine le 26 avril. »

Ce soir-là, le champion ne voudra pas se louer. Pas de chance pour Alex Leapai, qui devrait se rendre compte qu'un combat face à Vladimir Klitschko possède ce point commun avec une élection truquée : l'opposition a perdu d'avance.

Jean-Marc Mormeck en a fait l'expérience en mars 2012, après avoir commenté plusieurs victoires implacables de Vladimir Klitschko à la télévision. « A chaque fois, se souvient le boxeur français de 41 ans, je me disais : "Mais c'est pas possible, pourquoi l'adversaire ne fait pas ci ou ça ?" On trouve toujours les solutions quand on analyse devant un écran et qu'on ne prend pas les coups. »

A l'approche du combat, la tâche se complique. D'abord, on comprend vite qu'affronter un Klitschko signifie en fait en affronter deux : « Avant le combat, raconte Mormeck, Vitali était dans le vestiaire pour vérifier que tout était en ordre, les bandages, les gants, etc., alors que normalement c'est le rôle des officiels de la Fédération. Rien que ça, ça

met la pression. » Puis l'aîné Klitschko va se poster dans le coin du ring pour conseiller et encourager le cadet – ce sera encore le cas samedi.

Et si le combat n'aura cette fois lieu « que » dans une salle de 12 000 places, il est fréquent que la fratrie Klitschko accueille ses adversaires dans des stades de football, démesurément grands pour deux boxeurs. Mormeck avait été reçu à l'Esprit Arena de Düsseldorf. « La veille du combat, en voyant le ring tout petit au milieu du stade, et en imaginant 50 000 personnes autour, je me suis dit : "Mais qu'est-ce que je vais faire ?" Franchement, c'était assez effrayant. Le jour J, j'attendais dans le couloir qui mène dans le stade, et je me suis retrouvé dans une sorte de quatrième dimension. Il y a des lasers, des jeux de lumière, des effets spéciaux, j'avais jamais vécu ça. On m'a laissé mijoter un bon moment dans ce couloir. C'est un peu le couloir de la mort. »

Le challenger grimpe ensuite sur le ring et attend le champion. « On a bien le temps de cogiter. » Puis Vladimir Klitschko, dans son peignoir rouge et or, fait son entrée sur *Can't Stop*, des Red Hot Chili Peppers. Et on n'a

### « Dès que vous vous approchez trop près de lui, il vous ceinture avec ses tentacules »

jean-marc mormeck  
ancien champion du monde, défait par Vladimir Klitschko en mars 2012

plus le temps de rien. Pour Jean-Marc Mormeck, l'affaire avait été réglée dès le quatrième round. « *Klitschko a une allonge, une envergure, un écart de pied incroyables. Il a le bras gauche constamment tendu devant lui qui vous empêche d'avancer, et la tête vachement en arrière, donc très difficile à toucher. Et dès que vous vous approchez trop près de lui, il vous ceinture avec ses tentacules. On ne sait pas par quoi commencer. C'est une montagne.* » Que seuls Ross Puritty en 1998, Corrie Sanders en 2003 et Lamon Brewster en 2004 ont réussi à gravir. Depuis, personne n'a plus vaincu ce sommet qui culmine à 1,98 m (pour environ 110 kg).

Cette dernière défaite est un déclic. K.-O. au 8<sup>e</sup> round, Vladimir craint de souffrir d'une hémorragie cérébrale. Vitali lui suggère de mettre un terme à sa carrière. Mais Vladimir refuse d'abdiquer, il change tout et se met à faire attention au moindre détail, de son alimentation à la couleur de ses chaussures (blanches). Grâce à Emanuel Steward, entraîneur mythique, Vladimir Klitschko (qui répète souvent qu'il n'est pas né boxeur, comme Vitali, mais qu'il l'est devenu) gomme ses imperfections techniques et adopte la tactique défensive décrite par Jean-Marc Mormeck – qui lui vaut le mépris des amoureux d'une boxe flamboyante.

Il fut un temps où les fans purs et durs se levaient la nuit pour regarder les combats des poids lourds légendaires. Ils somnolent désormais en voyant Vladimir Klitschko boxer. « *C'est le meilleur poids lourd*

*actuel, sans conteste, mais on a un peu de mal à s'enflammer devant ses combats*, reconnaît le directeur technique de la Fédération française de boxe, Kévin Rabaud. *La question, c'est de savoir combien de temps son adversaire va durer, et on en vient à espérer que le combat n'aille pas au bout, parce que ça serait désespérément long. Une telle domination avec une absence de spectacle, c'est quand même dommage.* »

Vladimir Klitschko est hors norme. Cet « énarque de la boxe », selon la formule de Jean-Marc Mormeck, est doté d'une grande intelligence et d'un doctorat en sciences du sport, d'une sacrée gueule, d'un solide sens de l'humour et d'un véritable charisme. Son parcours, entre Tchernobyl – son père, militaire, fut chargé de décontaminer la zone – et Hollywood – il joue son propre rôle dans le film *Ocean's Eleven* –, sa domination totale sur sa discipline exercée conjointement avec son grand frère en ont fait un personnage fascinant. Mais, sur le ring, il faut bien reconnaître qu'il n'a ni la virtuosité d'un Mohamed Ali ni la bestialité d'un Mike Tyson. Plutôt l'austérité et le classicisme de l'école soviétique – Vitali, qui avait débuté par le karaté et le kick-boxing, avait un style plus anarchique.

Son enchaînement dévastateur direct du bras avant - direct du bras arrière a déformé plus d'un visage (52 K.-O. sur 61 victoires), et sa technique rend « *Dr Steelhammer* » (« Dr Marteau d'acier ») quasiment imboxable. « *Celui qui pourra le perturber sera un boxeur non conventionnel*, affirme Kévin Rabaud. *Un boxeur physique, très engagé. Une sorte de Tyson qui aurait une mobilité du buste très importante pour pouvoir se débarrasser de ce bras avant pour arriver à mi-distance, ne jamais s'en écarter, et délivrer des coups puissants en permanence.* »

On reproche à Vladimir Klitschko de n'avoir eu à affronter que des sacs à patates ? Il a battu tous les poids lourds de son époque, hormis le Britannique Lennox Lewis, qu'il n'a pas eu l'occasion de combattre, et son frère Vitali – les deux ont promis à leur mère qu'ils ne s'affronteraient jamais. On l'accuse de tuer la boxe avec son style soporifique ? « *Je ne changerai jamais*, répondait l'intéressé, en 2012, dans *L'Equipe*. *Je ferai tout pour que mes combats restent à sens unique, et conformes à la manière dont on m'a enseigné la boxe : la première chose avant de frapper, ne pas se faire toucher. D'autres livrent des combats "à toi, à moi". Ça fait lever les foules, mais les gars s'abîment vite. Chez les lourds, avec ce genre de stratégie, tu dures deux ans au plus. Moi, je suis pro depuis seize ans. Je dois être dans le vrai.* »

Et le colosse, qui s'entraîne avec un marcel portant l'inscription « *Failure is not an option* » (« L'échec n'est pas une option »), compte y rester quelques temps. « *J'ai toujours très faim, je suis meilleur que jamais. Ma mission est encore loin d'être achevée* », dit le champion de 38 ans, qui rappelle que l'Américain Bernard Hopkins vient de conserver le titre mondial des mil-lourds à 49 ans. Champion olympique à Atlanta en 1996, il aimerait participer aux Jeux de Rio en 2016. On n'en a pas fini avec la dictature de Vladimir Klitschko sur les rings. Chez les poids lourds, la révolution n'est pas pour tout de suite. ■

## Dates

1976  
Vladimir Klitschko naît à Semipalatinsk (Ex-URSS, aujourd'hui Kazakhstan) le 25 mars.

1985  
La famille Klitschko déménage en Ukraine.

1996  
En juillet, Vladimir Klitschko devient champion olympique à Atlanta (Etats-Unis). Débuts professionnels en novembre.

1998  
Première défaite chez les professionnels.

2003  
Deuxième défaite.

2004  
Troisième et dernière défaite.

Depuis 2011  
Il détient les titres mondiaux de trois des quatre fédérations (WBA, WBO, IBF). Le titre WBC, qui appartenait à son frère Vitali, est vacant depuis décembre 2013.

26 avril 2014  
65<sup>e</sup> combat professionnel (61 victoires, dont 52 par K.-O.), face à Alex Leapai (22 h 30, sur L'Equipe 21).

### « Je m'attends à ce que l'Ukraine tout entière souhaite me voir gagner. C'est le combat le plus important de ma carrière »

vladimir klitschko

tre pays en morceaux. Nous sommes indépendants depuis vingt ans, et cela va continuer. » Dans le *Daily Mail* : « Comment puis-je penser à la boxe quand mes compatriotes se font tuer dans les rues de Kiev ? C'est terriblement triste. Je veux dire tout mon respect pour ceux qui ont été torturés, frappés, jetés en prison, tués. Ils sont morts en héros. Je n'ai jamais été



Vladimir Klitschko à Kiev, le 9 décembre 2013, face à des policiers encerclant les militants pro-européens. VASILY MAXIMOV/AFP



# A Colombes, des vacances balle au pied

prix « le monde » - fais-nous rêver

Habitat public, un bailleur municipal, organise aussi pendant les congés scolaires des stages de football en collaboration avec deux clubs de la ville



Au stade Yves-du-Manoir, à Colombes (Hauts-de-Seine), le 14 avril. GWENN DUBOURTHOMIEU POUR « LE MONDE »

anthony hernandez

Un chant à la gloire du Racing Club de France envahit les travées du stade Yves-du-Manoir. Au mur, une photo en noir et blanc, datée de 1924, rappelle le passé olympique du vieux stade de Colombes (Hauts-de-Seine). Mais nulle trace de rugbymen en ce lundi 14 avril : la clameur vient d'une trentaine d'apprenties footballeuses. Agées de 6 à 16 ans, elles prennent la pose pour immortaliser leur première journée de stage.

Depuis 2005 pour les garçons et 2010 pour les filles, Habitat public, un bailleur municipal, organise en effet des stages de football pendant les vacances scolaires, en collaboration avec deux clubs, l'ES Colombienne football et la section féminine du Racing. Accessibles à tous, ils s'adressent particulièrement aux locataires d'Habitat public (70 %) et presque exclusivement aux

« Dans les vestiaires, on aide les plus jeunes. On mélange parfois les équipes »

silya  
participante à un stage « Colombes en foot »

habitants de Colombes (90 %). La journée sportive coûte entre 3 et 10 euros, selon le coefficient familial, petit-déjeuner, déjeuner et goûter compris. « A Colombes, nous avons un tiers de logements sociaux. Habitat public en gère environ 70 % », explique Jean-Marc Vincenti, représentant du bailleur.

Initialement ouverte aux deux sexes, l'opération « Colombes en foot » n'est jamais parvenue à attirer un public féminin.

« La mixité ne prenait pas. Les deux ou trois courageuses ne se sentaient pas à l'aise », raconte Jean-Marc Vincenti. Plus récents, les stages réservés aux filles n'ont lieu que deux fois par an, en octobre et en avril. Les garçons, eux, ont la possibilité de s'inscrire à dix semaines de stage. « Entre octobre et avril, nous avons dix-sept jeunes filles qui sont revenues. Et nous sommes passés de quatre non-licenciées à treize », se félicite Cédric Allain, responsable de la section féminine du Racing. « On se structure petit à petit pour les filles », ajoute Jean-Marc Vincenti.

Cette première journée, commencée à 9 heures sur les terrains, est entrecoupée par une séance de diététique. Après une présentation, Christelle Chibousté répond aux questions. « Cinq fruits et cinq légumes par jour, c'est abusé, madame », lance Silya, 14 ans. « C'est cinq fruits ou cinq légumes. Et il s'agit de portions », rectifie la diététicienne. « On s'aperçoit que les campagnes d'information sont souvent mal comprises. On relève aussi un manque d'hydratation. Beaucoup ont une bouteille d'eau, encore faut-il l'ouvrir », explique Christelle Chibousté.

L'après-midi, l'entraînement reprend sur un terrain synthétique annexe. Au loin, les quatre tours Audra, gérées par Habitat public, surplombent le stade Yves-du-Manoir. Les exercices de jongles, de passes et de tirs s'enchaînent. « On insiste sur le côté ludique. Les filles s'amuse, mais la qualité du terrain permet aussi un bon travail technique », relève Cédric Allain.

Drapée dans son équipement du Barça, Silya, originaire du quartier Fossés-Jean, est une jeune joueuse talentueuse du Racing. En plus de ses entraînements en club, elle apprécie ces stages qui permettent « de s'améliorer sans pression ». « Dans les vestiaires, on aide les plus jeunes. On mélange parfois les équipes. Ce stage occupe agréablement mes vacances », confie Silya.

A quelques minutes en voiture, le stade Charles-Péguy accueille, lui, une centaine de jeunes footballeurs, répartis en deux

groupes. Sur les dix semaines de stage animées tout au long de l'année par le club de la Colombienne, 700 gamins ont eu la chance de bénéficier d'un encadrement de qualité et d'activités extrafootballeuses. Ainsi, après une visite à la patinoire en octobre, garçons et filles ont visité le Salon Galaxy Foot à la porte de Versailles.

Cheveux grisonnants, volontiers rieur, le vice-président et secrétaire de la Colombienne, Bernard Fouré, assure l'intendance. « On ne veut pas faire de garderie. L'encadrement est de qualité et on propose même un entraînement spécifique pour les gardiens de but. Nous voulons éviter que les jeunes soient dans la rue et faire en sorte qu'ils respectent l'arbitre, l'adversaire et une certaine discipline », explique-t-il.

A 10 ans, Mahin, qui habite Fossés-Jean, possède une excellente technique et une assurance étonnante. « Ça fait cinq ans que je fais les stages. J'y ai appris la prise d'information, le contrôle du ballon et j'ai une belle frappe désormais. Et puis je suis plus calme. Avant, j'étais excité. Et je ne bois plus de coca », confie-t-il. Pour Mamadou, 9 ans et demi, le football est une pratique plus récente. « Je joue depuis six mois et c'est mon deuxième stage. Je suis défenseur latéral gauche. J'aime bien tacler et je suis rapide », se décrit ce jeune habitant du quartier sensible des Grèves.

Très populaires, d'une qualité sportive indéniable, ces stages influent également de manière positive sur le climat ambiant de Colombes. « Les remarques des gens qui travaillent à proximité sont parlantes. Il y a moins de destructions systématiques, de petites nuisances depuis qu'Habitat public propose ce genre d'activités. On ne ressent que du bénéfice », se félicite Jean-Marc Vincenti. ■

Cette initiative concourt au prix « Le Monde » - Fais-nous rêver, qui vise à récompenser un projet d'éducation par le sport. Pour en savoir plus : Apels.org



si tu vas à rio

## Gökhan Inler, le lion de la Nati

Le milieu défensif d'origine turque va disputer, à 29 ans, sa deuxième Coupe du monde avec le brassard de capitaine de la sélection suisse

adrien pécout

Mais où se cache Gökhan Inler ? Sur un photomontage de la sélection suisse qui a circulé en février sur Internet, seuls trois joueurs sont visibles. Le capitaine de la sélection suisse et sept de ses coéquipiers ne sont représentés que par des silhouettes blanches. Manière de souligner que la Nati, l'équipe nationale suisse, ne serait rien sans ses membres d'origine étrangère. Manière, surtout, de protester contre le référendum national du 9 février où les électeurs ont voté, à une courte majorité, en faveur de la réintroduction de quotas destinés à limiter l'immigration.

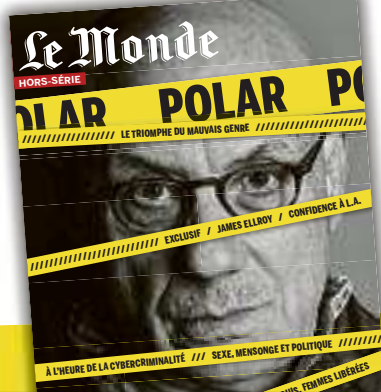
Gökhan Inler est né en Suisse de parents turcs il y a vingt-neuf ans, dans le canton alémanique de Soleure. « Je respecte mes racines. C'est important pour moi », expliquait-il en décembre 2013 à l'hebdomadaire conservateur *Die Weltwoche*. Mais j'ai grandi en Suisse. Ce pays m'a beaucoup donné. Et quand quelqu'un vous donne quelque chose, vous avez envie de lui donner quelque chose en retour. » L'occasion est toute trouvée : cet été, en tête de cor-dée, le milieu défensif aux 71 sélections s'élancera à l'assaut de la Coupe du monde.

Le joueur suisse le plus cher

La Suisse affrontera l'équipe de France le 20 juin, à Salvador. Elle devra également se mesurer au Honduras et à l'Equateur pour espérer se hisser en huitièmes de finale. L'aventure s'était arrêtée dès les phases de poules lors de l'Euro 2008 – coorganisé par la Suisse avec l'Autriche –, puis lors du Mondial 2010, en Afrique du Sud. Une compétition où la Nati avait réussi, en début de tournoi, à dominer (1-0) les futurs champions du monde espagnols.

Pour ce match, en l'absence de l'ancien avant-centre rennais Alexander Frei, Gökhan Inler avait arboré pour la première fois le brassard de capitaine. Il dut toutefois attendre 2011 pour hériter de cette charge à temps complet. La même année, le milieu de terrain au crâne rasé deviendra le joueur suisse le plus cher de l'histoire. Son club actuel, Naples, 3<sup>e</sup> du championnat d'Italie, dépense alors plus de 17 millions d'euros pour convaincre les dirigeants de l'Udinese Calcio, où il évoluait depuis 2007, de le libérer. Le jour de sa présentation officielle, l'arrivée de la recrue avec un masque de lion avait amusé les médias.

Accrocheur, parfois âpre dans ses contacts, l'ancien joueur de Bâle, Aarau et Zurich a sûrement moins amusé ses adversaires une fois sur le terrain. Entre ses quatre années à Udine, dans le nord de l'Italie, et ses trois saisons à Naples, dans le sud de la Botte, il a déjà disputé 237 matchs de série A. Sur le terrain comme en dehors, le Suisse a le sens de la précision. « Je suis maniaque, reconnaît-il dans *Die Weltwoche*. J'aime bien l'ordre. Ça se voit dans ma collection de dessins que les fans ont faits de moi. Ou dans celle des maillots que mes adversaires m'ont donnés. » A la fin de sa carrière, Gökhan Inler se verrait bien exercer un métier « comme celui de comptable ». Parce qu'il demande de la rigueur, encore. ■



Jules Verne proposait d'effectuer le tour du monde en 80 jours, désormais, n'importe quel lecteur peut entreprendre le même voyage, de son canapé, en 80 polars. Vous allez à Barcelone ? Les aventures de Pépé Carvalho écrites par Manuel Vazquez Montalban sont pour vous. Santiago ? Heredia, le privé de Ramon Diaz-Eterovic, sera un pilote parfait. Washington ? Les livres de George Pelecanos vous conduiront dans des quartiers bien éloignés de la Maison Blanche. Pékin ? Partez sur les traces de l'inspecteur Chen, le héros de Qiu Xiaolang...

Avec les confidences exclusives de James Ellroy sur son nouveau « Quatuor de Los Angeles »...

« POLARS », un hors-série du Monde

100 pages - 7,90 € - chez votre marchand de journaux ou sur [Lemonde.fr/boutique](http://Lemonde.fr/boutique)



# L'important, c'est la chute

Notre reporter a goûté l'ivresse de la chute libre sans craindre l'atterrissage. Car c'est en soufflerie qu'il a tenté l'expérience

yann bouchez

Qui n'a jamais rêvé de surfer des vagues avec la garantie de ne jamais boire la tasse ? De monter à cheval en ayant l'assurance de ne pas souffrir de courbatures ? Ou de savourer un fondant au chocolat tout en étant sûr de ne pas prendre un gramme ? A priori, la recherche de sensations s'accompagne de l'acceptation d'une prise de risque. A priori donc, avec ma peur du vide, aucune chance que j'accepte l'idée de m'essayer à la chute libre. Mais le fait d'y accoler « en soufflerie », dans une formule aux accents d'oxymore, finit par me convaincre. Voler sans craindre l'atterrissage, la promesse est séduisante.

Direction un bâtiment moderne d'Argenteuil (Val-d'Oise), en banlieue parisienne. L'endroit, qui accueille de nombreux séminaires d'entreprise, comporte un circuit de kart. Mais aussi et surtout un simulateur de chute libre, l'un des deux seuls du genre en France. Le week-end, le lieu est prisé des familles – les enfants, à partir de 8 ans, sont autorisés à essayer l'équipement. En semaine, comme en ce lundi soir printanier, l'affluence est moindre, composée principalement de cadres et de passionnés qui pratiquent le parachutisme à un rythme régulier. C'est le cas de Jean-Marie Porzier. Ce trentenaire, qui a délaissé son ancien boulot de projectionniste depuis qu'il s'est mis à la chute libre, il y a environ trois ans, sera mon instructeur. Il restera dans le cylindre avec moi pour me guider.

Avant de pénétrer dans le « tunnel » vertical, une rapide mise au point s'impose. En une poignée de minutes, Jean-Marie m'explique la position que je devrai essayer de tenir durant les deux sessions de deux minutes que je vais passer dans le simulateur. L'équivalent d'une grosse poignée de sauts depuis un avion. J'essaie de l'écouter et de ne pas jouer avec la combinaison verte que je viens d'enfiler. « Il faut être calme et posé dans sa tête », m'explique-t-il.

Rester deux minutes dans ce sèche-cheveux géant provoque chez le néophyte un effet euphorisant

Tout ce qui est en force et en vitesse, ça ne fonctionne pas. »

L'idée est donc la suivante : arriver à se stabiliser en position allongée, « le bassin légèrement en avant », « les bras en position de "haut les mains", ni trop en avant, ni trop en arrière ». Sans oublier les jambes, bien arrondies, la pointe des pieds tendue vers le ciel, ou plutôt vers la grille supérieure du simulateur. Avec un souffle d'environ 200 km/h en pleine figure, la pratique s'annonce périlleuse. « On a l'impression



sion d'être porté par un coussin d'air, c'est une sensation douce », me rassure Jean-Marie en guise de conclusion.

Il est temps de se rendre au simulateur. En n'oubliant pas au passage de se servir dans le distributeur de bouchons d'oreille : le bruit du moteur, à pleine puissance, peut atteindre les 140 décibels, à peu près l'équivalent d'une course automobile ou d'un avion au décollage.

Est-ce parce que je cherche inconsciemment une ultime porte de sortie ? Je relis une dernière fois les contre-indications à la pratique du vol en soufflerie. Mais je ne porte pas de « pacemaker », je ne souffre pas d'une « luxation non opérée d'une épaule », d'« hyperlaxité ligamentaire » ou de « spondylolisthésis instable » – de toute façon, sans dictionnaire à portée de main, il m'est impossible de savoir que ce terme désigne un déplacement des vertèbres –, aucune excuse possible.

J'enfile donc un casque et regarde, à travers les vitres, les premiers à se lancer dans le cylindre. On entre dans ce tube de verre, d'une hauteur légèrement inférieure à dix mètres, par une porte située en bas, au niveau de la grille inférieure. La plupart de ceux qui sont habitués au vol en soufflerie s'entraînent à répéter, à deux ou à trois, des figures, passant de la position allongée à la position debout, en multipliant les rotations sur eux-mêmes, parfois la tête en bas et les pieds en l'air.

Par la suite, j'apprendrai que la figure consistant à tourner sur soi-même, la tête en bas, s'appelle

« fleur », comme quoi vol en soufflerie peut rimer avec poésie. Le spectacle, vu de l'extérieur, ressemble à du hip-hop en apesanteur. Tout cela a l'air facile. Dans sa

cabine, Omar, le *wind controler*, est chargé d'augmenter ou de diminuer la puissance de la soufflerie et peut pousser la vitesse de l'air jusqu'à 260 km/h environ.

Heureusement, pour mes débuts, Omar réduit la puissance de la soufflerie. J'entre dans le tube, en essayant de respecter les consignes de Jean-Marie, qui me prend immédiatement les mains. Loin de m'offusquer d'être sous assistance dès les premières secondes, je comprends que ce guidage est nécessaire : le souffle n'est pas encore très fort, juste suffisant pour me maintenir à un mètre du sol, pourtant je sens bien que je ne suis pas vraiment maître de mes trajectoires. Sans que je sache pourquoi, mon corps est attiré vers les parois vitrées du simulateur. Mes repères spatiaux semblent avoir été éparpillés par la force de l'air.

Jean-Marie communique avec moi par signes et par le regard : impossible avec le bruit de se comprendre par la parole. J'essaie de me rappeler ce qu'il m'a montré durant la séance de briefing : deux doigts pliés, cela veut dire que je dois plier davantage mes deux jambes. Pour le reste, je ne suis plus bien sûr de tout avoir retenu. Le moindre changement de position entraîne un déséquilibre.

Je suis bien en position allongée désormais. Tout d'un coup, Jean-Marie commence à me

faire tourner de plus en plus vite et nous nous élevons, ensemble, de trois ou quatre mètres, le souffle allant crescendo. La sensation est assez grisante. Mais c'est déjà la fin de la première séance de deux minutes.

En attendant d'y retourner, on me fait patienter une dizaine de minutes, histoire de « *redescendre sur terre* ». Il faut dire que ce temps de repos n'est pas de trop. Rester deux minutes dans ce sèche-cheveux géant provoque chez le néophyte un effet euphorisant, comme un léger étourdissement dans lequel on se laisserait bien bercer indéfiniment.

« La soufflerie, c'est très addictif », estime Arnaud Bourak-Partouche, un barbu de 43 ans au physique massif. Lui a commencé à sauter avec des amis « en plein air », « il y a deux, trois ans », en accumulant les sauts près de Péronne (Somme) ou en Corse. Depuis qu'il a découvert le simulateur de chute libre, il alterne entre les deux : « Ce qui manque en soufflerie, c'est le ciel, le paysage, la montée en avion. »

Et un peu d'adrénaline, aussi ? « C'est vrai qu'ici tu risques au pire de te cogner contre la paroi. » Un autre participant insiste : « L'adrénaline n'est pas la même, le fait de sortir de l'avion, c'est une grosse sensation. Mais ce qui est génial, c'est que tu progresses plus vite en soufflerie. C'est un accélérateur. » Arnaud, lui, n'hésite plus à s'y rendre plusieurs fois par mois « pour économiser du temps et un nombre de sauts pas possible. En soufflerie, tu as le coach qui te corrige instantanément ».

Je peux en témoigner avec Jean-Marie, quelques minutes plus tard, lors de mon deuxième passage. Même si mon style n'est guère plus concluant, nous tentons une figure à quatre – pour former une sorte d'étoile – avec deux nouveaux entrants dans le simulateur. A la fin de la séance, je regarde la performance sur un écran ; l'heure du bilan est arrivée.

Et ce n'est pas fameux, même si Jean-Marie est trop poli pour me passer une soufflante – ce qui, de toute façon, aurait fait un jeu de mots trop facile. « T'étais pas hyperstable, or c'est la base », commente mon instructeur, avant de préciser sa pensée : « T'as les fesses un peu en arrière, ça crée une bulle d'air et, du coup, ça savonne là », m'explique-t-il en désignant le bas du ventre. Au lieu de pousser sur ton bassin, tu mettais en avant ton buste. » Et ce n'est pas fini : « Tu avais les bras trop en arrière, ça te faisait trop avancer. T'étais un peu speed. » « Les meilleurs profils, ce sont des gens assez toniques qui ont une bonne connaissance de leur corps, ajoute un pratiquant, et qui bougent bien dans l'espace. »

La discipline exige un relâchement qui m'a fait défaut. Il faut délaissier la réflexion pour les sensations, m'avait-on conseillé. Plus facile à dire qu'à faire. Le lendemain de cette expérience, un participant m'envoie un message me proposant d'essayer la chute en plein air, cet été. Devant mes réticences, il me répond : « Tu verras, on n'a pas le vertige, les pieds ne touchent pas le sol. » Pas forcément convaincu par l'argument, je me dis que ce texto fera au moins une chute. ■

## pratique

rare et cher  
Deux simulateurs de chute libre ont été construits au cours des années 1960, dans un premier temps pour l'armée. En France, il en existe actuellement deux. L'un, situé à Argenteuil (Val-d'Oise), en région parisienne, est ouvert depuis 2002. L'autre, inauguré en 2012, se trouve dans le sud de la France, à Lézignan-Corbières (Aude). Plusieurs projets devraient voir le jour au cours des prochaines années : à Lille notamment devrait être construit, d'ici à 2015, le plus grand simulateur du monde, haut de 14 mètres, pour un coût d'environ 7 millions d'euros.



s'équiper



Voler n'est pas donné  
« Un truc indispensable pour faire du tunnel, c'est l'argent », relève Jean-Marie

Porzier, notre instructeur. De fait, une session d'initiation à la chute libre de deux minutes et trente secondes coûte 70 euros à Argenteuil, contre environ 30 euros pour un saut en avion, avec certes une moindre durée de vol. En indoor, les pratiquants réguliers bénéficient de tarifs dégressifs, et peuvent partager les coûts en s'entraînant à plusieurs.



Le simulateur de chute libre d'Aérokart, à Argenteuil. YANN COUVRAND

De pied en cap  
Des bouchons d'oreille et un casque sont nécessaires, tout comme une combinaison

comportant des « grips » au niveau des bras et des jambes, afin de s'accrocher les uns aux autres pendant les figures collectives.

res collectives.

à savoir

Un risque limité

Les accidents en chute libre indoor sont très rares et souvent superficiels : il s'agit principalement de coups reçus lors de chocs contre la paroi vitrée. Les débutants sont obligatoirement accompagnés d'un instructeur. Depuis son ouverture en 2002, le simulateur d'Argenteuil a toutefois connu un accident fatal : en 2004, un pratiquant de 71 ans s'est brisé les vertèbres.

Compétitions



La discipline est récente : la première coupe du monde, organisée par la Fédération aéronautique internationale, aura lieu à Austin (Texas), du 11 au 16 novembre. En France, les 8<sup>es</sup> championnats de chute libre indoor ont réuni en février, à Argenteuil, une trentaine d'équipes adultes et trois équipes d'enfants. Car, contrairement à la chute libre en plein air, à laquelle on ne peut goûter avant 15 ans, la pratique en soufflerie est accessible dès l'âge de 8 ans.





Najat Vallaud-Belkacem  
dans son bureau, le 22 avril.  
VALERIO VINCENZO/HANSLUCAS.COM  
POUR « LE MONDE »

Najat Vallaud-Belkacem

## « Mon combat, c'est celui de l'égalité »

En plus de la ville et de la jeunesse, la ministre des droits des femmes est chargée des sports. Dans ce premier entretien avec sa casquette de capitaine du sport français, elle défend la cohérence de son large portefeuille

propos recueillis par  
yann bouchez et stéphane mandard

**S**ur le portemanteau à l'entrée de son bureau de la rue Saint-Dominique, à Paris, un objet indique que Najat Vallaud-Belkacem possède une attribution inattendue dans son ministère : un ballon de foot, orange fluo, dédicacé par le patron de la Ligue de football professionnel, Frédéric Thiriez. La nouvelle ministre des droits des femmes, de la ville, de la jeunesse et donc des sports y a aussi suspendu le maillot du PSG floqué à son nom que vient de lui offrir le club de la capitale.

Avez-vous été surprise d'hériter des sports en plus des droits des femmes, de la ville et de la jeunesse ?

J'ai d'abord été agréablement surprise de faire partie du nouveau gouvernement. Et ensuite, agréablement surprise et enthousiasmée par le périmètre.

Jean-François Lamour, ministre des sports entre 2004 et 2007, a traité votre ministère de « voiture-balai »...

Le périmètre est large, certes. Mais c'est justement ce qui va faire sa force. Je n'ai aucun doute sur sa cohérence. Qu'il s'agisse des droits des femmes, de la ville, de la jeunesse ou du sport, le combat, c'est celui de l'égalité. Le fait que je sois en charge de la politique de la ville va me permettre de mettre le paquet sur les équipements sportifs qui manquent aux habitants des quartiers. Etre en charge de la jeunesse va me permettre de pousser de façon plus efficace la question du double projet des sportifs de haut niveau : poursuite des études et préparation de la reconversion. Et conserver les droits des femmes va me permettre d'amplifier la féminisation des instances dirigeantes du sport. Disposer de tous ces leviers en même temps, c'est gagner du temps et de l'efficacité.

Pourquoi, dès lors, avoir créé un secrétariat d'Etat dédié aux sports ?

C'était ma demande et la preuve de l'attention qu'on accorde au monde sportif, à un moment où nous devons renouer le dialogue avec de nombreuses fédérations. J'ai conscience aussi de la disponibilité que cela demande en termes d'agenda. A deux, avec Thierry Braillard, nous pourrions faire plus et mieux. Et notamment mener des concertations qui s'imposent sur de nombreux sujets. Le mouvement sportif réclame d'être davantage associé. Je l'ai dit au président du Comité olympique français, Denis Masseglia : je ferai le point avec lui toutes les

trois semaines pour que nos dossiers avancent ensemble.

La loi de modernisation du sport devait être présentée devant l'Assemblée nationale en juin...

Nous avons décidé de remettre les choses à plat pour reprendre la discussion avec le mouvement sportif en partant d'abord de quelques objectifs-clés : la promotion du sport à l'école, la mobilisation de la pratique sportive pour la santé, le haut niveau, la réduction des inégalités... Il faut savoir ce que l'on veut défendre comme vision du sport avant d'en venir aux questions de gouvernance. Nous sommes en train de reprendre tout cela.

Des recommandations de la commission d'enquête sénatoriale sur l'efficacité de la lutte contre le dopage devaient être intégrées à ce projet de loi...

Que les choses soient claires : sur la question du dopage, on ne perd pas de temps. Pour être en conformité avec le nouveau code mondial antidopage, nous allons procéder par ordonnances et je présenterai dès le mois de mai un projet de loi d'habilitation. Il y a aussi un travail à faire en matière de prévention. Une piste serait de diffuser des clips sur les dangers du dopage avant chaque grand événement sportif.

Etes-vous sportive ?

Je ne vais pas vous mentir. Je ne suis pas une championne, mais j'aime le sport. Et je suis convaincue de ses vertus, notamment en matière de bienfaits pour la santé. En quelque sorte, je suis croyante mais pas très pratiquante. Comme beaucoup de Français, je fais un peu de course à pied et j'ai d'ailleurs promis à Anne Hidalgo de courir la Parisienne.

Irez-vous aussi au Brésil pour la Coupe du monde ?

Bien sûr. Je serai présente dès le premier match comme première supportrice des Bleus, et j'aimerais pouvoir revenir en quarts pour les accompagner jusqu'en finale ! Et j'espère évidemment qu'ils vont gagner. Au-delà des résultats, je souhaite que le Mondial soit un moment de cohésion derrière nos couleurs. Un moment de cocrico. Je pense que le pays a vraiment besoin de cela.

Il y a quatre ans, en Afrique du Sud, le Mondial n'avait pas été un grand moment de communion avec l'équipe de France...

Ce qui s'est passé il y a quatre ans a provoqué un vrai traumatisme, et donc une prise de conscience. Et pas simplement dans l'opinion publi-

que. Chez les joueurs aussi. Cet épisode me semble être derrière nous. Les temps ont bien changé et je pense que les Français se retrouvent derrière leur équipe. Il faut que ce soit un moment populaire.

Vous portez une veste bleue. Qu'est-ce que cela évoque pour vous, les Bleus ?

1998. L'un des plus beaux moments d'émotion nationale de ces quinze dernières années. J'espère que l'Euro 2016 créera le même amour du maillot bleu. L'Euro est susceptible de changer l'état d'esprit du pays. Nous souffrons depuis quelques années de la crise économique et sociale, bien sûr, mais aussi d'un état d'esprit très défaitiste. L'esprit de conquête qui accompagne les grandes compétitions, comme en 1998, est extraordinaire. Et je suis sûre que l'Euro, si on l'organise bien, si l'on veille à ce que ce soit un événement très populaire, sera un moment magique. Nous y travaillons activement avec Michel Platini.

On vous a vue au Stade de France, samedi 19 avril, pour la finale de la Coupe de la Ligue, et au Parc des Princes, quelques jours plus tôt, pour PSG-Chelsea... C'était vos premières fois ?

J'avais bien plus l'habitude d'aller au stade Gerland, à Lyon, qu'au Parc des Princes ou au Stade de France. Quand vous êtes lyonnais, vous vibrez forcément pour l'Olympique lyonnais. Donc, samedi soir, je me suis retrouvée dans une drôle de situation parce que je devais être neutre. Du coup, je n'osais plus me lever quand une équipe marquait un but. Il faut dire que l'OL en a marqué moins que le PSG. Et puis il y a cette histoire de penalty... Je ne commente pas. [Rire].

Thierry Braillard est lyonnais lui aussi. Ne craignez-vous pas que l'on vous accuse de privilégier les intérêts de Lyon ?

Nous avons eu cette discussion avec Thierry dès le premier jour et nous nous sommes dit qu'il fallait absolument éviter cet écueil, en étant tout simplement neutres. Cela passe d'abord par une présence sur tous les sports – féminin et masculin – et une même attention à tous les clubs.

Vous dites que le combat de votre ministère est celui de l'égalité. Mais le fait que le PSG bénéficie de fonds quasiment inépuisables ne fausse-t-il pas l'équité de la compétition ?

C'est une vraie question, même si le PSG est une formidable vitrine pour le foot français. Pour garantir l'équité des compétitions, il faut que les masses financières des participants soient à

peu près comparables. Mais quand on laisse investir à fonds perdus... C'est pour cela que je soutiens Michel Platini et sa règle du fair-play financier : elle vise à éviter ces déséquilibres. Je pense qu'un jour – on l'a vu dans d'autres pays –, un club en faillite se retournera vers la collectivité publique pour être renfloué, comme les banques il y a quelques années. Or, je ne suis pas pour que l'on privatise les profits quand ça va bien et que l'on socialise les pertes quand ça va mal.

En juillet 2013, vous aviez annoncé au « Monde » que les fédérations qui ne respecteraient pas les règles de la parité pourraient se voir retirer leur agrément. Vous aviez ensuite atténué vos propos en invoquant une « menace nucléaire » qu'on n'active pas forcément...

Je pense que les fédérations ont conscience qu'elles ont désormais une ministre des sports particulièrement attentive, qui ne brandit pas cette menace dans le vide. Je veux que les fédérations adoptent des plans de féminisation car les choses ne vont pas se faire naturellement. Dans les quartiers, en particulier, les jeunes filles font du sport jusqu'à 12, 13 ans et n'en font plus ensuite. C'est pour moi un sujet à prendre à bras-le-corps.

Un match de foot féminin a été annulé dans le Nord - Pas-de-Calais le 29 mars au motif qu'une joueuse portait le voile. La FIFA vient d'autoriser le port du voile mais la Fédération française l'interdit. Autoriser le voile ne serait-il pourtant pas un moyen d'ouvrir le sport à certaines femmes ?

Quand une femme se présente sur un terrain avec un foulard sur la tête et qu'elle demande à pouvoir s'entraîner avec les autres, à ma connaissance, on ne le lui interdit pas. En revanche, lors des compétitions, on respecte les règles. C'est pourquoi je soutiens la position de la Fédération française de football : faire respecter un cadre républicain, français, neutre.

Edinson Cavani, double buteur en finale de la Coupe de la Ligue, multiplie les signes de croix sur les terrains sans susciter de réactions. N'y a-t-il pas deux poids, deux mesures ?

Je suis pour qu'on laisse toute manifestation religieuse ou politique au vestiaire. On progresse : je me souviens d'une époque où il arrivait aux joueurs, quand ils marquaient, de soulever leur T-shirt et d'afficher des considérations personnelles, voire commerciales. On a bien su y mettre un terme. ■